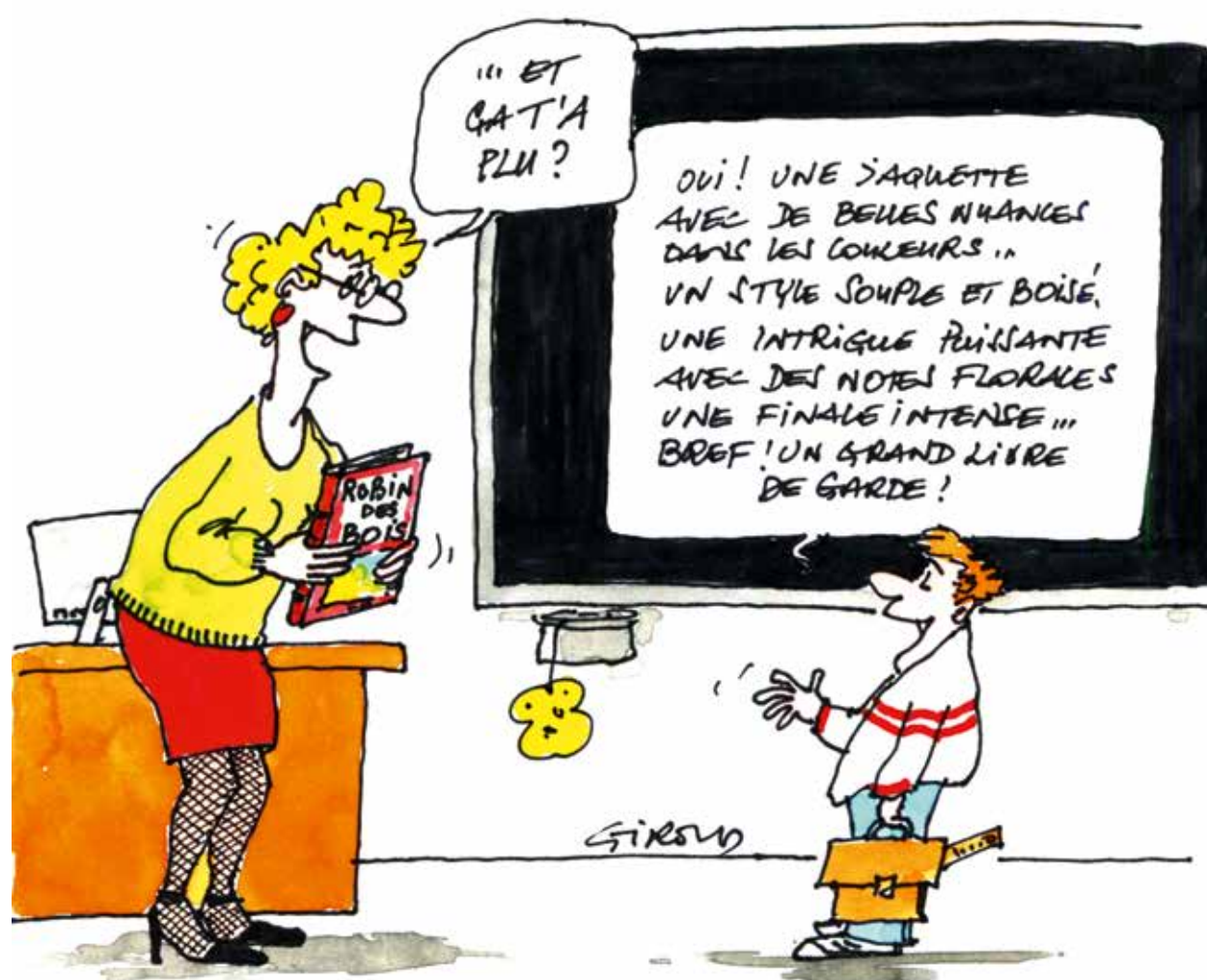


Coordonné par le Groupe de pilotage de la SRL: Christian Yerly, Claire Spring, Claire Ragno Paquier, Olivia Gerber, Carole Sottas, Pierre-Alain Porret.

Semaine romande de la lecture

Des mots à croquer



Sommaire

- | | | | |
|---|--|----|--|
| 4 | Un goût, des goûts: plaisir de lire, envie du dire | 12 | Idiotismes culinaires – Au menu, cocktails de mots et expressions à savourer |
| 6 | Les bienfaits et les enjeux du goût de lire | 14 | Rencontre avec un œnologue |
| 8 | Tous lecteurs et toutes lectrices! | 17 | Éduquer au plaisir de lire |

Un gout, des goûts: plaisir de lire, envie du dire

Donner, trouver, retrouver, développer, mais surtout ressentir et partager le gout de lire.
Comment faire naître et entretenir le désir, l'envie et le plaisir de lire un texte au-delà
d'une expérience scolaire?

«Gout'émoi!»

Qui a goûté aux joies du lire dès le berceau aura plus de chance de devenir un-e amateur-trice de livres et de lecture. Manipuler, toucher, feuilleter: premières sensations, premières impressions. La lecture, c'est d'abord un objet livre avec une variété d'attitudes, de gestes et de mots aux potentialités sensibles et cognitives inégalées: oser toucher, découvrir, s'étonner.

«Qui lira p'tit, lira toute sa vie!» Si l'injonction claque comme une promesse, entre ceux et celles qui dévorent les livres et les autres allergiques aux textes, tous les goûts et dégoûts sont dans la lecture! Documentaires, polars, fantaisies, mangas, romans d'amours et romans historiques, le plaisir de lire a-t-il toujours raison? On peut discuter du gout, car, sur l'échelle des saveurs textuelles, c'est surtout un continuum qui s'étale, allant du rejet le plus tenace aux délices les plus subtils.

«L'adrénaline»: émois entre les lignes

Peut-on éduquer au plaisir d'un texte? «Littérature, littéraire?», mot ami ou mot honni? Et la littératie, cet ensemble de pratiques et de gestes sensé éveiller l'enfant à l'écoute et à la pratique des livres, voilà un terme qui ouvre aux actions globales! Plus qu'un simple loisir, lire peut devenir une véritable école de vie. La lecture comme «expansion d'une vie». Quels textes aborder? Quelles voix faire entendre? Quelles expériences des livres faire goûter à tous et toutes?

Question cruciale? Quand le virus lecture n'est pas là, comment faire naître, développer et entretenir le fameux gout de lire?

Pour aimer la saveur des mots, on a besoin d'un environnement porteur, d'abord langagier, mais, surtout, d'un contexte fait de pratiques et de gestes, d'espaces, de moments d'échanges et de rites entourant l'approche d'un livre. Des bouquins, des lieux, des gens et des gestes, pour des moments choisis, avec des émotions et des voix humaines qui résonnent. Échange et partage! «Dis-moi ce qui t'émerveille!» et «Parle-moi de tes intérêts!».



Lire ensemble, lire pour soi! Lecture survol et lecture en sous-sol. Le défi d'une lecture silencieuse est d'abord celui d'une «langue qui parle», faite de paroles à (s')échanger. Posture et attitude de lecture tournées vers la recherche toujours curieuse d'horizons différents. Si les bouquins ne changent pas le monde, ils en offrent une vision augmentée. Il suffit d'une surprise, d'un pic dans la tension narrative pour qu'une envie de dire sa surprise s'élève du texte: «Tiens...», «Et alors...?» Quand l'imminence d'un dénouement se mêle aux délices d'une attente. «Adrénaline garantie!».

Lire petit, lire grand: livres et talismans

«Notre imagination déploie sans cesse devant nous l'image renouvelée de ce qui va pouvoir arriver, de ce qui est possible. Nous ne pouvons penser à nous sans un instant suivant, mais nous ne pouvons savoir ce que sera cet instant. Ainsi, nous ne pouvons connaître ce qui nous intéresse le plus au monde, ce qui se passera demain.» (François Jacob)

Qui n'a pas dans un coin de sa tête, le souvenir en émotions d'une lecture enfantine. Plus qu'un objet de papier, le livre «...est un ensemble d'idées, d'émotions, de sentiments, de quelque chose qui a bouleversé notre vie et nous a aidé à grandir», précise Hélène Montandre, chercheuse spécialiste de la littérature de jeunesse, et autrice de *Mais que lisent-ils?*. Ces *Comtesse de Ségur* ou *Signe de Piste* qui ont bercé nos jeunes années sont riches d'une puissante charge affective. Quoi de plus naturel alors que d'ouvrir notre progéniture, le moment venu, à ce monde qui nous a tant marqué-es? Le livre est un extraordinaire passeport pour l'évasion que tout parent souhaite remettre à son enfant.

À l'heure des écrans triomphants, pas facile de convaincre nos petites têtes blondes de s'asseoir avec un livre. «C'est tellement plus tentant d'appuyer sur le bouton que de prendre un roman.» Séduisante facilité qui ramollit le sens de l'effort!

Cependant, les nouvelles technologies ont un rôle éducatif indiscutable, elles font partie du quotidien de nos jeunes. Médias et lecture se complètent, même si le livre a une valeur irremplaçable: il permet la réflexion, il développe la créativité et l'initiative. (cy)

Sources

Montandre H., (2001). *Mais que lisent-ils?* Fleurus
Slimani L., (2018). *Comment j'écris*. Éditions de l'Aube

Rapport aux livres

Dans son ouvrage *Façons de lire, manières d'être*, réédité chez Gallimard en juin 2022, Marielle Macé analyse le rôle des livres dans nos vies: «replacer les pratiques de lecture dans la vie quotidienne, faire de la lecture une conduite, une manière de s'ouvrir à d'autres formes de vie qui nous sont soufflées par les livres – si on accepte de les suivre.» Pour elle, la littérature s'inscrit dans une vaste «stylistique de l'existence», c'est-à-dire que nos vies mentales comme sociales sont tissées de «traces» d'art et d'«intentions» d'art qui exercent leur influence dans notre perception et notre vision du monde. Marielle Macé dit s'être «intéressée à tous ces moments où on lève les yeux de son livre, où on s'interrompt et on fait déboucher, au moment même où on lit, ce que ces éléments (du livre) disent sur l'espace de la vie et sur notre avenir». Ainsi, «la lecture n'est pas achevée une fois le livre fermé; à la limite tout commence: ce travail de souvenir, de transformation, de rééquipement d'autres idées ou plaisirs irrigue la vie quand il est réussi».

Émission France Culture *La Grande Tablee*, podcast *Les jeunes lisent-ils encore?* avec Régine Hatchondo, présidente CNL et Marielle Macé CNRS-EHESS



Les bienfaits et les enjeux du gout de lire

Être un·e lecteur·trice expert·e qui décrypte efficacement et surtout comprend ce qu'il·elle lit, constitue le «sésame ouvre-toi» d'une participation pleine et entière à la vie de notre société.

Pour y parvenir, le temps passé à l'école ne suffit et de loin pas. Le langage écrit s'adosse au langage oral, lui-même acquis dès la toute petite enfance au sein du milieu familial.

Les problématiques de l'acquisition du langage oral, de l'enseignement des premiers rudiments du décodage jusqu'à celle de la compétence en lecture profonde, qui assure à l'individu la pleine compréhension, sont donc cruciales et imbriquées. D'emblée, nous affirmons que la lecture est un pilier indispensable au développement de l'intelligence et des compétences sociales, dont le corollaire se décline ici «comment développer et donner envie aux enfants, à nos élèves, le gout de lire?».

La Semaine romande de la lecture nourrit et se nourrit de ces questionnements en s'infiltrant dans les pratiques scolaires, d'une part pour les diversifier à l'intérieur et à la marge de l'institution scolaire elle-même, et d'autre part pour créer des synergies avec les familles, les bibliothèques, les librairies, les maisons de quartier, etc., afin d'augmenter la qualité et les temps de lecture. Nous ferons une incursion dans quatre ouvrages très récents qui nous ont paru révélateurs et novateurs pour alimenter notre propos.

Introspection de lecteur·trices

«Je lisais au lieu de manger, les livres étaient ma nourriture, les mets refroidissaient et je tournais les pages. Les assiettes restaient pleines. Le lecteur boulimique, gourmand ou simplement gourmet ne se contente pas d'avaler des millefeuilles imprimés. Il dévore tout du regard: les affiches publicitaires... les notices des médicaments ou la composition des shampoings... Le lecteur boulimique a les yeux plus gros que le ventre et, le plus souvent, le désir de faire partager à autrui ses festins de papier.» Voici les propos Michèle Gazier, auteure du *Gout de la lecture*, où elle parle de son rapport à la lecture en citant nombre de lecteurs-auteurs et de lectrices-autrices s'exprimant sur le sujet. Elle nous invite à traverser ses choix: «À chacun des amateurs du gout de la lecture de réinventer sa propre promenade gourmande à travers les récits de ces écrivains lecteurs.» On peut notamment y savourer celui de Canetti: «La lecture, comme la cuisine, s'enrichit du commentaire qui l'accompagne et la prolonge. Parler d'un livre, d'un plat, avec un être aimé est une manière d'augmenter le plaisir qu'il y avait à lire ou à manger. Les mots sur les livres, lorsqu'ils ne sont pas contraints sont une dégustation supplémentaire, une resucée gourmande, le partage d'une saveur secrète. Quelque chose comme un échange amoureux.»

Lisez-leur des livres et Faites-les lire

Le récent ouvrage de Michel Desmurget *Faites-les lire*, constitue une déclaration d'utilité publique mettant en avant les bienfaits de la lecture pour le plaisir. Il explique ce que les livres font au cerveau des enfants et pourquoi il est fondamental qu'ils·elles lisent dès le plus jeune âge. Depuis l'émergence du langage, l'humanité n'a rien inventé de mieux que la lecture pour structurer la pensée,



© Gianni Chiarini/Repli

organiser le développement du cerveau et civiliser notre rapport au monde. Des études scientifiques nombreuses et relatées par l'auteur en témoignent. Il va même jusqu'à dire que l'affaissement actuel, documenté bien entendu, de cette pratique de lecture au sein des nouvelles générations, constitue un véritable désastre pour la fertilité collective de notre société. En effet, les pratiques numériques récréatives chronophages empêchent les individus de dégager du temps pour se consacrer à d'autres activités et ont notamment des influences négatives avérées sur le langage, la concentration, l'impulsivité, l'obésité, le sommeil, l'anxiété ou la réussite scolaire.

Or, les enfants aiment qu'on leur lise des histoires, profitons-en! La lecture partagée depuis que le bébé est âgé de quelques mois, crée et enrichit la relation à autrui, tout en préparant le lit des lectures personnelles autonomes. Cette activité peut se pratiquer tard dans l'enfance lorsque l'enfant est déjà lecteur·trice et même se décliner à l'âge adulte.

Parler, échanger, communiquer de façon authentique, partager des expériences de vie est primordial pour développer un langage oral riche et performant. Langage oral qui va constituer le socle du langage écrit, dont la complexité intrinsèque est à acquérir lentement mais sûrement.

Le temps passé à école ne peut pas rattraper les carences du milieu, d'où l'urgence du message à faire comprendre et admettre aux parents (et cadres extrascolaires) qu'ils

ont une place à prendre dans cette formidable aventure de l'apprentissage de la lecture¹. Il est nécessaire d'avoir un étayage familial fort, indispensable à ces acquisitions, sans les culpabiliser. Il s'agit de nourrir leur liberté éducative avec de vrais messages les informant que l'écrit offre plus que l'oral et permet des bénéfices durables tels qu'accroître l'intelligence, enrichir le langage, engranger des connaissances et stimuler la créativité.

Lecteur, reste avec nous! Un grand plaidoyer pour la lecture

Le livre extrêmement érudit et fouillé de Maryanne Wolf, professeure émérite, vient d'être traduit et atteste que les chercheur·es dans le domaine de la lecture sont à un tournant de leurs réflexions. Pour elle, le cerveau lisant est une formidable avancée dans l'histoire de l'humanité et l'univers des possibles découlant de cette compétence semble infini. Toutefois, la place toujours plus grande du numérique est susceptible de mettre en péril notre compétence en lecture profonde. La plasticité de notre cerveau lui permet par l'exercice quotidien de se calquer sur les caractéristiques de fonctionnement du numérique et de les adopter même en dehors de la situation technologique. Sauf que cette pratique a des effets pervers liés à la surabondance de stimuli et à la vitesse toujours accrue du système, induisant des conduites de «papillonnage». Par exemple: une pratique de la lecture rapide, incomplète et en diagonale amenuise notre aptitude à l'analyse critique, notre réflexion personnelle et notre capacité d'empathie de par, justement, la superficialité et la rapidité du traitement de l'information.

Maryanne Wolf n'est surtout pas une passéiste hermétique au progrès, mais elle relate que cet environnement, si nous n'y mettons pas des limites, menace nos capacités d'attention, de concentration et de mémoire. Elle s'inquiète de savoir si la jeune génération, très douée pour faire plusieurs choses à la fois, qui accède d'un simple clic à de diverses sources de savoir, saura conserver, voire

améliorer, les processus neuronaux liés à la lecture profonde, tels que le raisonnement critique et la capacité de se mettre à la place de l'autre, ou bien si elle les délaissera, faute d'usage, au risque de ne pas détecter les *fake news*?

Elle préconise, entre autres, d'investir dans l'enseignement de la lecture tout au long de la scolarité et de faire collaborer plus intensément les enseignant·es du terrain et les chercheur·es du domaine de la lecture, afin de pas bâcler cette longue étape cruciale du développement

Lire pour relier et pour conclure

Lire des histoires en classe à nos élèves est une activité banale, ordinaire, mais certainement pas suffisamment pratiquée. Quant aux lectures faites aux tout·es·petit·es, et peut-être aux enfants un peu plus âgés, leur survie dépend beaucoup des familles. Cependant, c'est une situation que l'on admet comme vraisemblable puisque les enfants ne savent pas lire ou pas encore bien lire. Il reste pourtant à inventer, réinventer des pratiques de lecture personnelles, des lectures à d'autres, des lieux inédits pour promouvoir et entretenir le gout de la lecture. Nous souhaitons terminer ici par une expérience originale réalisée par Régine Detambel. Des lecteurs et lectrices ordinaires se sont déplacés pour faire entendre leurs voix, ont même téléphoné en période de covid chez des gens en manque de contacts sociaux, en incapacité de lire ou d'avoir envie de lire pour diverses raisons. Les bénéficiaires de ces lectures orales partagées sont des personnes âgées, des personnes isolées, des adolescent·es anxieux·ses... Ils·elles ont pu profiter des effets thérapeutiques de la voix et des contenus des textes qui ravivent des souvenirs, réveillent la capacité narrative... L'auteure parle de bibliothérapie. RELIRE n'a-t-il pas pour anagramme RELIER? Prenons-en de la graine!

Références

Michel Desmurget. *Faites-les lire*. Éditions du Seuil. Paris XIXe, 2023
 Michèle Gazier. *Le goût de la lecture*. Éditions Mercure de France, 2010
 Maryanne Wolf. *Lecteur reste avec nous!*, 2018, pour la traduction française. Éditions Rosie & Wolfe, Genève, 2023
 Régine Detambel. *Lire pour relier*. Éditions Acte Sud, 2023

¹ P.124, Desmurget: «Lire c'est comprendre, but ultime de la lecture, pour apprendre à décoder correctement il faut lire, il faut lire en quantité depuis le début du primaire jusqu'à l'université, c'est un fait expérimentalement prouvé. La compréhension est une aptitude diffuse, dépourvue de contours manifestes dont l'acquisition suit une dynamique si redoutablement patiente et chronophage».

Tous lecteurs et toutes lectrices!

Promotion de la lecture dans la région italienne du Frioul. Première assemblée des jeunes lecteurs et lectrices, relatée par Bernard Friot, écrivain et auteur de livres pour la jeunesse. Exploration des goûts et dégoûts de la lecture jeunesse.

Constats et perspectives innovantes

Faire naître et développer le goût de lire..., préoccupations et formulations qui ne sont pas nouvelles et que peut-être il faut interroger pour changer de perspective, retrouver un élan, explorer des voies nouvelles pour accompagner chaque enfant, chaque adulte dans son parcours de lecteur ou de lectrice.

Car, comme l'a déclaré un enfant italien lors de la première assemblée des jeunes lecteurs et lectrices de la région italienne du Frioul en mai 2023: «Chacun a le droit de découvrir le lecteur qui est en lui.»

Prendre conscience de chacune de nos réalités de lectrices et lecteurs

Même si l'on n'est jamais allé dans une librairie ou une bibliothèque, même si on n'a jamais ouvert un livre, déchiffré un texte, même si l'on est alphabète: tous et toutes lecteurs et lectrices! Pour la bonne raison que nous vivons dans une société régie par l'écrit et que nous avons tous-tous accès de manière directe ou indirecte aux textes en général, et à la littérature en particulier. Nous avons tous et toutes une histoire avec la lecture, plus ou moins dense, plus ou moins heureuse, et chaque expérience doit être prise en compte.

Première action de promotion: donner la parole!

Avant toute action, donnons la parole aux lecteurs et lectrices. D'abord pour leur permettre de se reconnaître et d'être reconnu-es comme lecteurs et lectrices, pour prendre conscience aussi de la variété des modes de lecture, des rapports aux textes, des façons de «vivre» la lecture, expérience personnelle et pratique sociale aux multiples facettes. Car, comme l'écrivait Gianni Rodari, «la lecture est un moment de vie». Moment de vie où trois composantes s'entremêlent finement: la personne qui lit, le texte et les circonstances de lecture. Le même texte sera perçu différent selon qu'il est lu seul ou avec d'autres, par choix ou par obligation, dans un lieu ou dans un autre, etc.

Pour une méthodologie créative...

Au cours des années, soucieux de donner la parole aux jeunes lecteurs et lectrices, j'ai développé sans même le



© Philippe Martin

vouloir non une méthodologie, mais une série d'outils qui ont plusieurs objectifs:

- connaître et reconnaître les pratiques de lecteur-trices dans et hors des institutions culturelles (École, bibliothèque);
- encourager les enfants et adolescent-es à partager leurs expériences de lecteur-trices pour les renforcer, les rendre conscientes et les faire évoluer;
- établir des connexions entre pratiques scolaires de la lecture et hors école, afin de rendre plus efficaces les apprentissages;
- imaginer des actions à partir des informations recueillies, actions pensées et réalisées pour, mais surtout avec les élèves, alors que beaucoup de projets de promotion de lecture viennent à contresens des pratiques des enfants et adolescent-es et, au final, les empêchent de lire.

Enseignements tirés de centaines d'entretiens

Capacité des élèves à décrire les processus de lecture, notamment les processus de construction d'images, d'anticipation et d'identification aux personnages (pour les récits) ainsi que leurs difficultés de lecture. Par exemple une élève de 9 ans explique: «Moi quand je lis, je vois les personnages, je les suis, mais eux ils ne me voient pas.» Un autre déclare: «Moi, quand je lis, parfois, il y a plein de mots qui remontent et à la fin, j'ai l'impression d'être noyé, alors il faut que je m'arrête pour qu'ils redescendent.» Cette capacité est très probablement liée à des pédagogies explicites, qui aident les élèves à analyser les modes d'apprentissage, mais on remarque aussi l'inventivité des élèves dans la formulation de ces processus, preuve d'un travail personnel de rétrospection et de l'intérêt de leur donner l'occasion d'analyser quels lecteurs ils sont et quelles lectrices elles sont.

«C'est mon père qui m'a initiée aux albums de Lucky Luke», dit-elle. Plutôt que d'user

Mentors, modèles, compagnes et compagnons de lecture: «Comme toute pratique culturelle, la lecture est une pratique sociale, elle doit être transmise par l'entourage ou par des institutions dans l'accompagnement personnel. Il est donc important quand on est enfant d'avoir au moins un «lecteur référent», souvent plus âgé, lecteur modèle auquel on peut s'identifier. Les relations entre frères et sœurs jouent un grand rôle. Une fille de 10 ans raconte que sa sœur plus âgée (déjà lycéenne) se débarrasse de ses livres en les stockant chez sa sœur cadette, mais sans céder son droit de propriété! Et la cadette lit les livres ainsi «prêtés» par son ainée. Un point central: pour grandir comme lecteur, lectrice, enfants et adolescent-es ont besoin de rencontrer des modèles de lecteurs et de lectrices très variés.

Ce n'est pas nouveau, déjà, au début des années 90, je notais dans le compte-rendu d'une recherche sur l'enseignement au collège au cours de laquelle j'avais mené 49 entretiens longs avec des adolescent-es entre 13 et 15 ans dans toute la France: «C'est l'entourage qui encourage et conseille les lectures, et ce quel que soit le milieu social d'origine. Dans la plupart des cas (25% de notre échantillon), ce sont les parents qui jouent ce rôle, principalement la mère. Mais très souvent (23%), les frères et sœurs plus âgés se substituent aux parents, surtout dans les familles émigrées. D'autre fois, ce sont des condisciples ou des amis plus âgés qui guident les lectures.»

Une variété des pratiques familiales de «transmission» de la lecture qu'il serait utile d'aider à partager. Ces pratiques sont très diverses d'une famille à l'autre (car elles se développent au sein du milieu familial). Quelques exemples: cet enfant de 9 ans qui raconte qu'en première année de primaire, sa mère et sa grande sœur ont organisé une surprise en lui offrant, de façon cérémonieuse, cinq livres de tous genres (album, premier roman, documentaire sur les drapeaux, livre d'activités...). Ou cette famille qui débutait le repas du soir par une lecture à haute voix (à tour de rôle).

Dès le CM2¹, et à fortiori au collège, un nombre non négligeable de préados déclarent avoir lu des livres pour adultes avec des adultes. Dans certaines familles, la transmission de la lecture est confiée aux ainé-es, mais de façon déclarée, non «par défaut». Beaucoup d'enfants sont conscient-es de ses pratiques de transmission de la lecture, auxquelles ils-elles peuvent ou non adhérer, mais dont ils-elles perçoivent très bien la finalité. Une élève de 11 ans parle d'«initiation»: «c'est mon père qui m'a initiée

d'une parole d'autorité pour inciter les parents à promouvoir la lecture auprès de leurs enfants, il serait sans doute plus efficace de permettre aux familles d'échanger leurs expériences et les stratégies qu'elles mettent en œuvre.

Lectures expertes de textes non légitimes: dans la majorité des cas, les livres et textes apportés par les enfants lors des rencontres autour «d'un texte qui est important pour toi» ne font pas partie de la production «restreinte» (au sens employé par Bourdieu). Autrement dit, beaucoup ne seraient pas admis-es dans les bibliothèques ni à l'école. À partir de la préadolescence, d'ailleurs, beaucoup de jeunes lecteurs et lectrices sont conscient-es du caractère non légitime de leurs lectures. Or le type de texte, légitime ou non, ne prédit en rien la qualité de la lecture qui en est faite.

Le problème est que les compétences de lecture de nombreux lecteurs et lectrices ne sont pas reconnues, et parfois même pas par eux-mêmes, par elles-mêmes. Récemment, un adolescent de 14 ans me déclare: «je ne lis pas, je ne lis que des mangas.» En l'interrogeant, je me suis aperçu qu'il était un lecteur expert de mangas, qu'il pouvait citer des auteurs, des maisons d'édition et même des traducteurs, ainsi que différents sous-genres. Il consultait des sites spécialisés, échangeait sur des forums avec d'autres passionné-es. J'ai eu l'occasion de parler avec la bibliothécaire de son collège qui m'a avoué qu'elle n'aimait pas les mangas, et que c'était une corvée pour elle d'en commander. Il ne lui est jamais venu pourtant à l'idée qu'elle pourrait constituer un comité d'achats avec les lecteurs et lectrices expert-es présent-es dans le collège!

Complémentarité des supports: si l'on écoute les enfants et adolescent-es, on s'aperçoit que les textes passent d'un support à l'autre, que donc l'écran, télévision, ordinateur ou portable, n'est pas nécessairement un obstacle à la lecture. Les adolescentes en particulier lisent des «chroniques» sur leur écran, d'abord parce que c'est (apparemment) gratuit, mais surtout parce que, disent beaucoup d'entre elles, elles ont peur de la quantité de lecture en voyant un roman imprimé, tout en étant bien conscientes qu'à faire de défiler du texte sur leur portable, elles lisent au bout du compte la même quantité qu'un roman. D'ailleurs certaines des chroniques sont par la suite publiées sous forme de livres. Beaucoup d'adolescent-es disent que leur lecture de mangas est nourrie par la vision des «animés». Des plus jeunes écoutent des textes enregistrés sur leurs portables. Il y aurait à réfléchir pour utiliser au mieux cette «perméabilité des supports». En tout cas, il ne sert rien de survaloriser l'objet livre et de mépriser les autres supports de lecture ou de transmission de textes.

¹7H



Des attentes de lecture pas toujours prises en compte: j'ai demandé à des enfants et préadolescent-es ce qu'ils et elles attendaient d'un livre. La plupart sont capables de formuler des attentes précises et variées:

- une histoire passionnante avec de l'action
- du fantastique
- de l'humour
- des jeux de mots
- de l'amour
- une histoire réaliste
- de l'horreur
- des aventures
- des émotions
- des livres d'enquête
- des personnages en qui je puisse me reconnaître même s'ils sont différents de moi
- des livres qui me fassent rêver, qui m'emmènent loin dans l'imaginaire
- des livres qui me fassent voyager
- des livres qui m'inspirent pour dessiner
- des livres qu'on comprenne
- des livres dont le contenu répond au titre

Bien sûr, on pourra trouver des livres répondant à toutes ces attentes dans les bibliothèques, mais comment? C'est en ce sens que l'on peut dire que les attentes des jeunes lecteurs et lectrices ne sont pas prises en compte. Dans les bibliothèques, les livres sont classés par ordre alphabétique d'auteur-trices et souvent aussi par âge. Ce ne sont pas les critères de lecture définis par les jeunes lecteurs et lectrices. Comment en tenir compte?

Capacité à faire des propositions concrètes pertinentes pour améliorer et enrichir l'environnement lecture: il est très rare qu'on sollicite l'avis des jeunes sur les actions à mener pour faciliter leur pratique de lecteur et lectrices. Ce sont les adultes, bibliothécaires, enseignant-es, animateur-trices, qui décident ce qu'ils-elles doivent lire et comment. Il s'agit de «les faire lire», avec la volonté de leur «donner le goût de lire» (comme si ça pouvait s'inoculer). Cela dans un contexte éducatif général où les enfants et les adolescent-es ont peu d'autonomie et de possibilité de prendre des initiatives.

Enfants et adolescent-es sont pourtant tout à fait capables de faire des propositions concrètes, intelligentes, pensées comme le prouve cet exemple:

Propositions des CM2 de l'école Mont-Blanc pour faciliter et développer les pratiques de lecture des jeunes à Rillieux-la-Pape²

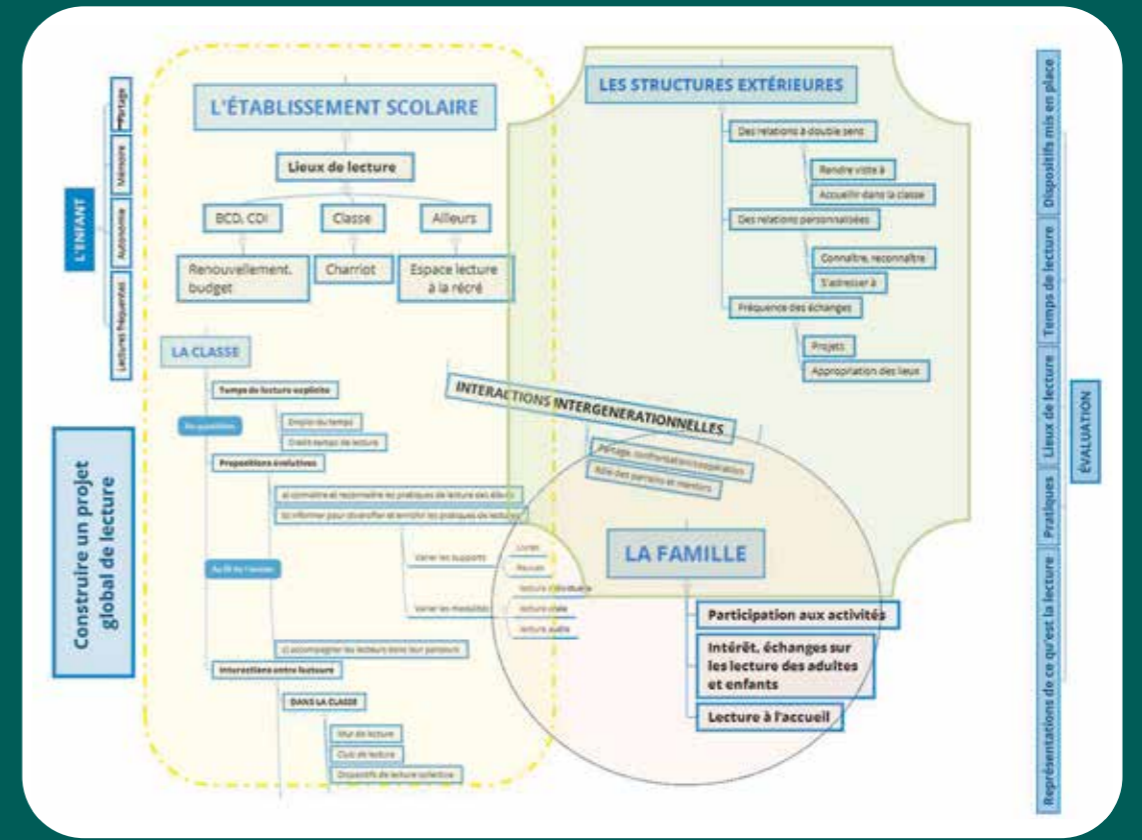
1. Créer une librairie générale à Rillieux-la-Pape.
2. Faciliter les démarches d'inscription des enfants et des adolescent-es à la médiathèque (par exemple inscription automatique par l'intermédiaire des établissements scolaires).
3. Aller plus souvent à la médiathèque avec l'école.
4. Plus de livres, plus de choix à la médiathèque.
5. Organiser des activités ludiques de lecture.
6. Des lectures publiques (à haute voix) quotidiennes à la médiathèque à heure fixe.
7. Réaliser et afficher dans toute la ville des publicités présentant des livres.
8. Créer des boîtes à livres dans tous les quartiers.
9. Créer une nouvelle médiathèque dans le quartier Mont-Blanc.
10. Réaliser et diffuser des vidéos donnant des conseils pour mieux lire.
11. Distribuer des chèques-livres aux familles.
12. Créer un abonnement (payant) donnant la possibilité d'acquérir un livre par mois, choisi librement.
13. Créer des «cabanes» de lecture dans la forêt.
14. Associer les élèves aux choix des livres de la bibliothèque de l'école.
15. Organiser une foire aux livres annuelle où l'on pourrait échanger des livres ou acheter des livres d'occasion à bas prix.
16. Organiser des «lectures musicales» dans divers lieux de la ville.
17. Valoriser et diffuser les écrits des jeunes.

Capacité à cogérer les actions proposées: de nombreux exemples montrent que, dès qu'on laisse la possibilité à des enfants ou adolescent-es de gérer eux-mêmes des projets de lecteurs et de lectrices (et non des projets de lecture), ils-elles s'en montrent parfaitement responsables.

Dans une petite bibliothèque de Bretagne, animée par des bénévoles, c'est un groupe d'adolescent-es qui gère le secteur qui leur est destiné et notamment décident des documents à acquérir avec l'aide d'une libraire.

Ces actions, qui ne sont pas ponctuelles, mais pérennes, construisent l'autonomie du lecteur et de la lectrice et favorisent la socialisation.

² Rillieux-la-Pape est une ville de la périphérie de Lyon, considéré comme un quartier «sensible» habitée très majoritairement par une population d'origine étrangère.



Rapport aux langues et cultures d'origine: les propositions de lecture tiennent relativement peu de compte des langues et cultures d'origine des enfants et adolescent-es. L'école française est très centrée de plus sur la littérature française (négligeant même la littérature francophone) et, globalement, la littérature pour la jeunesse reflète inégalement la sociologie réelle dans sa diversité. S'il est juste de demander aux enfants de s'intéresser à d'autres réalités, à d'autres cultures que la leur, il n'est pas juste de leur demander de renoncer à leur réalité, à leur culture, comme a dû le faire Annie Ernaux qui raconte, dans *La Place*:

«Dans les rédactions, j'essayais d'utiliser ce qui fait bien, c'est-à-dire ce qui se rapprochait de mes lectures, "tapis jonché de feuilles", etc. (...) Et comme la littérature que je connaissais ne parlait pas d'une mère qui s'endormait à table de fatigue après souper (...), je jugeais qu'il ne fallait pas en parler.»³

Citation terrible, en réalité, et révélatrice des conflits culturels auxquels sont confronté-es nombre de jeunes lecteurs et lectrices face aux textes qu'on leur propose. Pas étonnant que certain-es, sans même en avoir conscience, les rejettent.

À l'inverse, je constate combien peut motiver la pratique de lecture le fait de rencontrer des livres qui rattachent aux cultures d'origine. Une élève de 12 ans m'a déclaré par exemple: «Moi je lis tous les livres qui parlent d'Algérie, les romans, les documentaires, les BD...»

Un lien fréquent entre pratiques de lecture et pratiques d'écriture: on ignore encore plus les pratiques d'écriture hors école des enfants et adolescent-es que leurs pra-

tiques de lecture. Or, beaucoup écrivent en dehors de l'école, de façon très variée et très créative. Un point à souligner est qu'ils-elles s'inspirent beaucoup de leurs lectures pour écrire et dessiner, les deux activités étant souvent liées. Ainsi, un élève de cinquième m'a montré un carnet sur lequel il a dessiné des personnages inspirés de mangas. Progressivement, il a ajouté des bulles, puis s'est mis à écrire des fragments d'histoires. Ce n'est pas fortuit que la dernière proposition des élèves de CM2 de Rillieux-La-Pape était de «valoriser et diffuser les écrits des jeunes».

Je n'ai fait ici qu'esquisser la diversité des expériences, la diversité des façons «d'être lecteur» dont font preuve les témoignages et les récits de «parcours de lecteur» que j'ai pu recueillir. Ils offrent selon moi des perspectives nouvelles pour penser des «programmes», voire des «politiques» de lecture fondées sur l'accompagnement, le partage, l'enrichissement des pratiques de lecture. On ne peut pas «faire lire», on ne peut pas non plus «donner le goût de lire», mais on peut créer les conditions pour qu'il naisse et se développe. La lecture est un acte engageant chaque lecteur, chaque lectrice, et c'est par la multiplicité des expériences proposées que l'on pourra aider chacun-e, pour reprendre l'expression du jeune Italien cité en introduction, «à découvrir le lecteur qui est en lui».

³ Annie Ernaux. *La Place*. Gallimard, 1984.

Idiotismes culinaires

Au menu, cocktails de mots et expressions à savourer

C'était le dernier moment. Je devais me mettre à la rédaction de cet article. Mais je n'étais pas dans mon assiette. Je savais pourtant que j'avais du pain sur la planche. Mais mon inspiration m'avait posé un lapin et ça n'allait pas être de la tarte. Combien de fois ai-je eu les mots sur le bout de la langue? Pourtant, je pédalais dans la choucroute. J'ai eu plein d'idées, presque immédiatement tuées dans l'œuf. Tout ça allait tourner au vinaigre et la moutarde commençait à me monter au nez. J'étais dans le pétrin et j'en avais gros sur la patate. Et si je ne le faisais pas? Ça ne serait tout de même pas la fin des haricots!

Non et non! Je n'allais pas dire à mes collègues d'aller se faire cuire un œuf... Ils m'auraient mangée toute crue! En plus d'avoir à cœur de respecter mes engagements, je suis une véritable tête de lard... Je suis bien capable de dévorer un livre en une nuit, alors je devrais être en mesure de pondre quelques lignes, pas besoin d'écrire des tartines!

Je n'avais plus qu'à me racler la soupière... J'ai mis la main à la pâte et les bouchées doubles. La mayonnaise commençait à prendre.

À la fin, j'avais la tête comme une citrouille. Cependant, en relisant mon texte, je buvais du petit-lait et j'avais la banane! Mais comme je ne voulais pas mettre tous mes œufs dans le même panier, en plus d'inviter la lectrice et le lecteur à compter combien d'idiotismes culinaires se sont glissés dans cette introduction, j'ai décidé de me pencher également sur l'origine de certaines de ces phrases, entrées dans le langage courant. En voici un florilège!

En provenance du passé

Pour vous mettre l'eau à la bouche, j'ai d'abord trouvé des ascendances du passé. Ainsi, **Payer en espèces** remonterait à l'époque où les épices servaient de monnaie d'échange.

La Bible elle-même a donné lieu à l'expression **Se vendre comme des petits pains**. En effet, cette dernière est tirée d'un extrait des évangiles où Jésus aurait nourri une multitude de personnes avec seulement cinq petits pains qui se seraient multipliés par miracle, afin que tout le monde reçoive à manger. Aujourd'hui, on l'utilise pour parler de quelque chose qui se vend facilement et dans un court laps de temps.



© Philippe Martin

À l'époque des croisades chrétiennes du XIIe siècle, lorsque la ville de Damas fut assiégée, elle était connue pour ses plantations de pruniers. Lors de leur défaite, les croisés n'eurent plus qu'à se délecter des prunes qu'ils trouvèrent un peu partout. Cet épisode serait à l'origine de la formule **Compter pour des prunes**.

Quant à **Tenir la dragée haute**, cela proviendrait du jeu médiéval de la dragée, qui consistait à suspendre en hauteur ces friandises à base d'amande. L'enfant qui parvenait à attraper les plus hautes en sautant ou en grimpaient montrait ainsi son habileté, supérieure à celle des autres. Pas très éloigné du sens actuel, qui désigne le fait de surpasser quelqu'un dans une compétition.

L'explication de la phrase **Se mettre en rang d'ognons** est pour sa part souvent erronée. Rien à voir avec des bulbes plantés de manière régulière dans un jardin! Il faut remonter au XVIe siècle, lorsqu'Artus de la Fontaine Solaro, baron d'Ognon, organisait des repas somptueux dans son château de l'Oise. Par respect des convenances, il plaçait les invité·es en fonction de leur rang social: en rang d'Ognon, donc!

L'influence des écrivain·es

Tirer les marrons du feu, c'est prendre des risques à la place de quelqu'un d'autre. Même si aujourd'hui, on l'emploie souvent au contraire pour parler, de façon incorrecte, d'une personne qui profite d'une autre. L'image vient de la fable de La Fontaine, *Le Singe et le Chat* (1678). Raton le Chat se brûle en retirant les marrons de la cendre, alors que Bertrand le Singe, qui lui avait demandé de le faire à sa place, les mange au fur et à mesure.

Qui n'a encore jamais dit, de lui-même ou d'un tiers, qu'il était **tombe dans les pommes**, pour dire qu'il s'était évanoui? Eh bien, c'est George Sand qui employa cette locution, dans une lettre destinée à Mme Dupin, son arrière-grand-mère par alliance. Elle voulait dire par là qu'elle était dans un grand état de fatigue.

Frédéric Dard donna pour titre au 58e volume de sa série policière San-Antonio *La rate au court-bouillon*. **Se mettre la rate au court-bouillon** a la même signification que se faire de la bile. c'est-à-dire se faire du souci à propos de quelque chose. Certains murmurent que l'écrivain «a piqué» cette métaphore à Hippocrate...

À travers le monde

On peut constater qu'en fonction de l'endroit du monde où l'on se trouve, les expressions vont parfois varier au niveau du vocabulaire. Si en Europe, pour corrompre une personne, on peut lui **verser des pots-de-vin**, les Rwandais, eux, vont **donner une bière à quelqu'un**. De même, **être comme chien et chat** devient en Haïti **être comme lait et citron**. Si nous ne mélangeons pas les torchons et les serviettes, les Martiniquais feront bien attention à **ne pas confondre les cocos et les abricots** (en créole: *Pa confond coco epi zabricot*).

En Espagne, les idiotismes culinaires sont abondants. Ainsi, au lieu d'*envoyer promener quelqu'un*, on l'**envoie faire frire des asperges**; *être comme le jour et la nuit*, c'est **se ressembler comme un œuf et une châtaigne**; on n'est pas de *mauvais poil*, mais de *mauvais lait*; on ne trouve pas l'*âme sœur*, mais *sa moitié d'orange*; on ne dit pas *appeler un chat un chat*, mais **appeler le pain pain et le vin vin**; on ne renverse pas la situation, on **renverse l'omelette**; on n'a pas un *mauvais caractère*, mais **du mauvais raisin**...

Aux Pays-Bas, **avoir une pomme à peler avec quelqu'un** équivaut à *avoir une dent contre lui*. Et **Je ne peux pas en faire du chocolat** signifie que quelque chose est illogique ou totalement incohérent.

En Allemagne, on dit que **le sucre vient en dernier** pour expliquer qu'on *garde le meilleur pour la fin*. Et lorsqu'on a de grandes ambitions, on **a des raisins secs dans la tête**. En Italie, **être comme le persil** s'utilise lorsque quelqu'un ou quelque chose est omniprésent, ou que quelqu'un intervient constamment alors qu'on ne lui a pas demandé son avis. **Avoir des tranches de salami sur les yeux** indique qu'on fait l'autruche, qu'on refuse de voir la réalité en face.



© Gianni Chiarighelli

Si au Pakistan et en Inde, dire à quelqu'un (ou plutôt quelqu'une, cette expression visant à séduire la plus belle du village!) qu'il **est comme un morceau de beurre** est plutôt un compliment, il n'en va pas de même en Chine ou se faire traiter de **morceau de riz** révèle qu'on est paresseux ou inactif, ou encore en Corée ou être une peau de poulet se dit d'une personne ringarde et lourde.

Certaines expressions s'apparentent des dictons de sagesse. En Inde, pour déclarer que certaines choses sont trop subtiles pour pouvoir être appréciées de tous, on dit que **le singe n'apprécie pas le goût du gingembre**. Et au Vietnam, se tromper de cible en exprimant sa colère se traduit par **donner des coups de couteau dans la planche à découper quand on ne peut pas atteindre le poisson**.

La Suisse romande n'est pas en reste avec des tournures telles que **passer à la raclette**, pour *réussir de peu* ou **couter un saladier**, à la place de couter cher.

Enfin, on s'aperçoit qu'un met peut parfois se faire connaître sur un autre continent avec des formules très parlantes, à l'image de **camembérer**, qui signifie au Sénégal, puer des pieds!

Et le sport?

Pour que vous ne restiez pas sur votre faim, voici une petite anecdote sportive. Moi qui vous ai avoué pédaler dans la choucroute en écrivant ce texte, sachez que c'est bien grâce au cyclisme que cette expression est née, au début du XXe siècle.

Lors des premières éditions du Tour de France, la voiture-balai, qui clôt la course et «ramasse» les coureurs qui abandonnent, était décorée de publicités pour des marques de choucroute. Et c'est pour mettre en boîte ces pauvres forçats de la route pourtant nullement sans mérite qu'on a inventé cette formule. Pour eux, en somme, une histoire qui se termine en eau de boudin!

Rencontre avec un œnologue

Je rencontre Laurent Villard, œnologue-encaveur à Anières dans le canton de Genève, amateur de littérature, d'arts et de culture. J'ai la chance d'être reçue sur le lieu de fabrication et vente des vins. Je suis alors immergée dans le monde du goût, entourée de bouteilles, d'ouvrages, de fascicules... autant d'indices témoignant qu'ici on vient pour goûter et acheter du bon vin.

Lorsqu'on entend le mot GOUT, il évoque assez spontanément la situation de dégustation de vins et la capacité de traduire en mots, les expressions, les sensations, les goûts et les odeurs perçus. Pour ce faire, nous allons dialoguer avec un œnologue rompu à la fabrication et dégustation des vins sur le sens du goût immanquablement lié à celui de l'odorat.

Parlez-moi du goût.

Laurent Villard: Nous avons des papilles sur la langue, le palais et l'intérieur des joues qui sont sensibles à la texture et à la température de nos aliments, chaud, mou, dur, râpeux... ces différents récepteurs sont directement connectés à notre cerveau. Pendant qu'on mâche, la salive dissout les molécules sapides contenues dans les aliments, c'est-à-dire celles qui sont à l'origine des différentes saveurs et qui se fixent sur nos papilles, pouvant ainsi être reconnues. On a coutume de repérer des saveurs (ou des goûts) au nombre de cinq, qui vont de l'acide au salé, au sucré, à l'amer et plus récemment l'umami. Ces saveurs participent pour 20% seulement à la reconnaissance et à l'identification du goût réel d'un aliment. Le reste, c'est l'odorat qui le fournit grâce aux molécules odorantes, cruciales dans ce processus de détection du goût, dont nous reparlerons après.

Comment fait-on pour goûter un vin?

Soit par une approche hédonique avec des appréciations du type «j'aime-j'aime pas», je trouve que ça sent la rose, la myrtille... dans cette idée de recherche du plaisir qui englobe indistinctement le goût et l'odeur. Certains vous disent par exemple: «ça a le goût de fraise», alors qu'en fait ce n'est pas un goût, mais une odeur. Dans cette approche hédonique de la dégustation, le goût et l'odeur ne sont pas strictement distingués par le protagoniste.

Chez les œnologues, et les amateurs avertis, il y a une approche plus détaillée et technique de la dégustation. On y dissocie: le côté visuel où on va regarder la robe du vin, puis on va sentir le vin du côté de l'olfaction pour ensuite le mettre en bouche et à ce stade-là seulement, on aura accès au goût. Le goût qui paradoxalement n'est pas le sens le plus important.

Dites m'en plus...

Ce qui intéresse le consommateur, c'est l'ensemble des goûts et des odeurs d'un vin et il sera sensible à l'équi-



libre entre ses différentes perceptions. Il y a notamment des combinaisons dans le vin qui vont masquer certains goûts, par exemple, une grande quantité d'acidité va masquer le côté sucré. L'amateur va être intéressé de savoir si ça sent les fleurs, les épices... Dans un premier temps, notre vocabulaire de la dégustation va d'abord souvent assembler le goût et l'odeur et surtout, on va se référer à des aliments que l'on connaît déjà. L'exemple du goût umami est probant. Vu qu'on n'a pas vraiment de référent connu, on est un peu perdu pour définir ce goût.

Très intéressante cette notion de référentiel...

On est obligé de se créer petit à petit ce référentiel, surtout pour ce qui a trait aux odeurs. On a des capteurs dans la bouche et la langue à plusieurs endroits spécifiques pour les différents goûts, ce qui nous simplifie la tâche. Pour l'odeur, c'est différent, on a affaire à une molécule volatile captée par la muqueuse olfactive située au fond du nez qui envoie des messages chimiques au cerveau: soit par voie directe parce que vous sentez (humez) le vin par le nez et/ou par voie indirecte, sollicitée lorsque vous le goûtez, car nous possédons une cavité reliant la bouche au nez qui capture aussi les molécules volatiles. Si le cerveau n'a pas une cartothèque bien fournie et facile d'accès, il a alors de la peine à identifier un arôme.

Je lis sur les schémas où sont référencés les arômes des vins que la terminologie par exemple l'odeur de «végétal», se spécifie en «frais-légumes-sec», sec se sous-spécifie en foin-paille-tabac... légumes en haricot-asperges-olive-artichaut...

Il s'agit effectivement de partir du général vers le particulier pour les arômes. Les enfants se débrouillent assez bien, car contrairement à nous, ils ont peu d'a priori lorsqu'ils sentent les arômes. Pour un arôme d'olive ou de l'origan, ils vont dire que ça sent la pizza. Ils fonctionnent par association d'idées.

De quand date le vocabulaire utilisé pour la dégustation des vins?

Ce dont on a parlé au début s'appelle l'analyse sensorielle et l'analyse des sens qui date du milieu du XXe siècle. Auparavant, on n'était pas dans cette analyse, on parlait avec ses images pour le vin en s'inspirait de la littérature. On disait «c'est le petit Jésus en culotte de velours», «c'est la vierge qui nous pisse dans le gosier», «il a de la cuisse»... le vocabulaire de la dégustation de même que les styles d'écriture dans la littérature d'aujourd'hui ont évolué. Lorsqu'on déguste un vin, il faut un minimum de vocabulaire sur la couleur, sur les arômes, sur la qualité des tanins, sur l'équilibre entre les différents goûts. Ces termes nous permettent d'échanger avec des mots qui ont la même signification pour vous et pour moi et d'argumenter sur les qualités d'un vin. On parle entre autres de caudalie pour évaluer sa longueur en bouche. Je peux dire par exemple: je trouve très bon ces goûts de viande ou je n'aime pas ces arômes de cire d'abeille ou d'écurie, mais ce vocabulaire partagé et cet argumentaire vont nous permettre de défendre notre idée. Au-delà de «c'est bon», on va s'entraîner à déguster et on va finir par comprendre ce qu'on aime dans le vin. À la fin d'une dégustation argumentée, vous pouvez dire «c'est tout à fait mon style de vin, j'adore ce vin» ou bien vous pouvez dire «techniquement, ce vin a tout ce qu'il faut, mais ce n'est pas mon style de vin, je n'aime pas son équilibre sur l'acidité, je trouve qu'il y a trop de douceur à l'attaque». On devrait tous être capables de le faire, parce qu'on va apprendre à décrire le produit avec des termes assez neutres ou objectifs pour qu'on ne fasse pas intervenir notre côté hédonique (en tout cas trop précocement).

D'après vous, il en va de même dans les arts?

Tout comme il faut une certaine progression dans l'écoute des œuvres classiques en musique ou dans la littérature, eh bien on ne va pas commencer à goûter n'importe quel vin lorsqu'on est néophyte en la matière. Je constate qu'aujourd'hui, on a besoin d'immédiateté. Un vin peut être difficile à comprendre d'emblée. Si on nous dit qu'il faut le déguster avec de bonnes viandes longuement cuisinées pour l'apprécier, eh bien on nous demande un effort qui va au-delà de l'immédiateté et cette contrainte peut rebuter. Prenons les vins du Jura qui ont un carac-

tère oxydatif. Si on n'a pas pris le temps d'apprendre à les goûter, eh bien on ne les aime pas, mais une fois goûtés et associés avec une poularde aux morilles, ils nous apparaissent excellents.

Par ailleurs les émotions jouent un rôle crucial. En effet, selon Frédéric Brochet, 50% de ce qu'on apprécie dans un vin est lié à ce qu'il y a à l'extérieur. Pour preuve, un petit vin bu en très bonne compagnie sera perçu bien meilleur que lors d'une situation inversée.

De quand date l'œnologie moderne?

Des années 1950, avant cette date on parlait sûrement de la qualité et de la fabrication du bon vin, mais pas de dégustation. On cherchait à qualifier le goût du vin lorsqu'on le fabriquait, «ah! ça sent l'allumette, le goût de réduit, d'oxydation...» On recherchait plutôt les faux goûts pour les identifier et puis traiter le vin en conséquence. Les livres et commentaires œnologiques sont apparus avec l'envie de communiquer sur le vin. Le vocabulaire est devenu technique, précis, riche et documenté.

C'est utile pour vous de savoir décrire, car il faut que vous fassiez du bon vin, que du bon vin sorte de votre exploitation, cependant vous faites aussi de la vente directe et là votre rôle s'apparente à celui du sommelier qui conseille un client.

Quand les gens ouvrent une bonne bouteille, ils veulent passer un bon moment. Moi quand je le fabrique, ce n'est pas la même chose. En effet, je suis œnologue-encaveur et quand je goûte mes vins dans ma cave, je n'ai pas le même vocabulaire que lorsque je suis avec mes clients le samedi pour leur vendre et faire goûter du vin. Si je dis à un collègue: «là on sent qu'il y a un petit peu de réduction, on sent cette astringence dans les tanins, il y a de la dureté dans les tanins, il faudra découvrir», à la cave, je suis dans une dégustation technique entre œnologues. Certaines années, le parcours pour faire du bon vin peut aller tout droit, mais il peut aussi déraiper et il faudra procéder à diverses actions à différents stades de maturation du vin pour lui garder son goût de base...

Lors d'une dégustation, on compare toujours divers vins ou alors on n'en goûte qu'un seul?

On devrait goûter un seul vin à la fois, car le vin a le droit d'exister pour lui tout seul, mais malheureusement, c'est tellement plus facile de comparer. Le premier de la série va être seul dégusté pour ce qu'il est, mais dès le deuxième, on fera des comparaisons. Peut-être que l'intelligence artificielle nous fera une fiche technique du vin, mais on sait déjà que l'homme est plus sensible que la machine, parce qu'il possède des milliards de récepteurs de l'olfaction et de très nombreux pour le goût. Le corps humain est beaucoup plus performant que les machines, mais faillible. Si on a le rhume, si on a mangé une pomme, nos performances chutent. Si quelqu'un vous influence sur l'acidité du vin, vous allez la percevoir. Lors d'une dé-

gustation, nul ne peut prétendre rester neutre entre deux vins et on éprouve alors le besoin de remettre son palais à zéro. Pour certains, la conduite va consister à boire de l'eau, ou avaler un café serré, ou manger un morceau de pain ou encore fumer une cigarette.

Que diriez-vous de la place qu'occupe la mémoire dans ce processus de dégustation?

Bien entendu, au cours de notre existence, on a mémorisé des odeurs et lorsqu'on les sent à nouveau, on reconnaît l'arôme déjà perçu une fois. On est là dans une mémoire sensitive globale d'une odeur reconnue. Il faut avoir goûté une fois et attribué un mot capable de décrire cette perception pour la renommer adéquatement. L'œnologie est une science nouvellement vulgarisée, mais les bons

vins existent depuis longtemps. En tant qu'œnologues, nous avons la chance de pouvoir lisser les grandes différences entre les années de manière à assurer un bon vin chaque année. Il existe des années de vigneron, car la vendange et le vin sont spontanément bons, mais il y a aussi des années d'œnologues, car elles requièrent toute la science et le savoir-faire de ce professionnel pour s'approcher de la qualité des précédentes.

Références

La vigne et le vin. Éditions la cité, la manufacture, cité des sciences. 1988, ouvrage collectif.
«Le goût», dans *les Cahiers, L'amateur de Bordeaux*. 1992, ouvrage collectif.

Des mots en bouche ou en tête...

Françoise Héritier s'interroge sur l'origine de ses fantaisies: les étonnements de l'enfance.

Je me risque à nouveau dans une fantaisie. Or cette fantaisie dans laquelle je plonge est peut-être plus sérieuse au fond qu'on ne pourrait le croire à première vue. Elle trouve ses racines dans les étonnements de l'enfance où la découverte des mots du langage parlé s'apparentait à celle des confitures et bonbons et avait le même goût de réalité.

Notons qu'il s'agit alors du langage parlé, sonore, entendu, auquel très vite l'apprentissage de l'écriture a assuré une assise visuelle.

Il s'agit ensuite du rapport avec les autres, dont il faut que l'enfant, puis l'adulte se fasse entendre et qu'il s'efforce d'entendre, mais surtout de cette parole débridée qui tourne toute seule dans nos têtes: cette loquace «parlure» (comme on parle d'écriture), dont je voudrais comprendre comment elle fonctionne. Me sont venues au début des questions très élémentaires (...)

Que se passe-t-il au juste dans ma tête quand j'essaie de cerner au plus près le processus de la pensée et de cette «parlure» inlassable?

Sont-ce des mots que j'entends? ou que je vois? que je déchiffre, que je prononce in petto? que j'ai en bouche et pas seulement en tête?

(...)
(pp. 9-10).



Françoise Héritier (2013), *Le goût des mots*, Odile Jacob

Dans la liste des choses qui font le sel de la vie...

Je poursuis donc en suivant la méthode des surréalistes: associations d'idées et laisser-venir à soi. Tout cela risque de vous paraître hédoniste car j'ai laissé de côté tous les raffinements du plaisir intellectuel ou de celui qu'on éprouve dans les engagements – et bien peu sérieux même si je ne parle pas de sexe.

Il s'agit néanmoins de choses très sérieuses et très nécessaires pour conserver du «goût»: je vous parle des frémissements intimes qu'apportent de petits plaisirs, des interrogations et même des déconvenues si on leur laisse le loisir d'exister. Je continue.

... j'ai oublié les fous rires, les coups de fil à bâtons rompus, les lettres manuscrites, les repas de famille (certains) ou entre amis, les bières au comptoir, les coups de rouge et les petits blancs, le café au soleil, la sieste à l'ombre, manger des huitres en bord de mer ou des cerises sur l'arbre, les coups de gueule pour rire, l'entretien d'une collection (de pierres, de papillons, de boîtes, que sais-je?), la béatitude des fraîches soirées d'automne, être éveillé la nuit quand tout le monde dort, chercher à se remémorer les paroles de chansons d'autrefois, la recherche d'odeurs et de saveurs, lire en paix le journal... (...)

J'ai oublié tellement de choses encore.
(pp.15-16)



Françoise Héritier (2017), *Le sel de la vie*, Odile Jacob

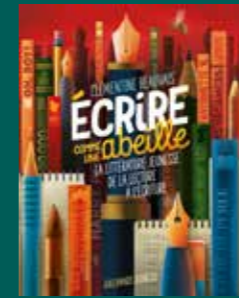
Éduquer au plaisir de lire

Lire comme un papillon, écrire comme une abeille. Le conseil du grand écrivain jeunesse britannique Philip Pullman: cultiver une lecture butineuse, récoltant, de pétale en corole, tel nectar pour faire son miel et, peut-être tel pollen pour polliniser d'autres fleurs...

Une autrice professeure de littérature jeunesse

Clémentine Beauvais, monomaniaque de la littérature jeunesse, en a fait son métier numéro un, en tant qu'autrice et traductrice (enseignante-chercheuse à l'Université de York, en Grande-Bretagne) métier numéro deux. Elle publie un ouvrage qui met en correspondance pratiques d'écriture, de lecture et d'analyse. Mais elle révèle surtout la passion qui la fait vivre: la littérature jeunesse, son histoire et son pouvoir [clémentinebeauvais.com/fr].

Clémentine Beauvais (2023), *Écrire comme une abeille, La littérature jeunesse de la lecture à l'écriture*, Gallimard Jeunesse.



Quand le génie de l'abeille révèle le pouvoir de la lecture...

Clémentine Beauvais a beaucoup tâtonné pour trouver une bonne approche à la fois de la lecture et de l'écriture du livre jeunesse; son ouvrage à la fois théorique et pratique regorge d'exemples et de références et surtout est animé par un amour de la transmission claire et passionnée de ce qui fait sa vie: écrire des livres jeunesse et enseigner la littérature jeunesse. Le sens aigu de la métaphore n'est pas la seule astuce dont elle dispose... Pour elle, «le bourdonnement amical des abeilles, qui fabriquent des alvéoles pour la littérature jeunesse» inspire largement son art de la pédagogie.

Stratégie du lire: pour une lecture-butinage

«C'est une lecture frétilante, affairée, goutant la beauté des bosquets, mais se rappelant aussi que tout ce bourdonnement participe d'une plus grande mission – cette lecture qui rapporte des trésors à la ruche –, on l'appelle souvent dans les cours d'écriture créative, "lire comme une écrivaine". C'est une lecture spontanée, intuitive; elle paraît naturelle, complètement mêlée à la lecture "nor-

male", dont elle serait peut-être seulement un effet secondaire désirable. Au contact des textes qu'on lit, nos petits corps jaunes et poilus s'alourdissent, sans qu'on y réfléchisse, des sirops, des poussières, des parfums d'autres textes, et qu'on se met à écrire, ces petits chargements se déposent doucement sur nos mots à nous.» (pp. 20-21)

La deuxième stratégie de lecture-butinage opère surtout dans le choix des questions que l'on peut poser à un texte. «Quand on lit "uniquement pour le plaisir", (je mets les guillemets parce que peu de lecture sont, en vérité, aussi unidimensionnelles), on se pose des questions qui ont trait à l'intérieur de l'intrigue, ce qu'on appelle dans le jargon *la diégèse*.» Mais en tant qu'écrivaine, Clémentine se pose aussi des questions en dehors de l'intrigue. Elle s'interroge sur la manière dont elle, en tant que lectrice, accueille, reçoit et ressent le texte, en essayant de comprendre ce qui, dans le texte, déclenche ces effets.



Un autre plaisir de lire: questionner le texte et ses effets

«Qu'est-ce qui crée l'énergie dans ce texte?

- Qu'est-ce qui donne envie de continuer à lire?
- Si je n'ai plus envie de le lire, si mon attention s'ame- nuise, pourquoi?
- Quand je suis complètement transportée, et comment ça se fait?
- Sur quoi mon attention se porte-t-elle?
- Qu'est-ce qu'il me fait voir différemment?

On pourrait en ajouter beaucoup d'autres:

- Est-ce que je m'identifie au personnage (pas forcément une bonne chose)

- Est-ce que je m'en méfie? (Pas forcément une mau- vaise chose...)
- Est-ce que je me sens bien dans ce monde? Est-ce qu'il me met mal à l'aise? (Idem)
- Pourquoi j'ai peur? Pourquoi je lis? Pourquoi je pleure? Pourquoi je ris? (Questions sponsorisées par Daniel Balavoine.)

Ces questions sont de l'ordre de la réception et sont extrê- mement utiles pour comprendre les liens, dans un texte, entre *procédé littéraire* et *effet*.»

Naitre deux fois en littérature jeunesse

**On ne naît pas lectrice, on le devient.
Clémentine Beauvais.**

Clémentine Beauvais, «l'une des autrices les plus talen- tueuses de sa génération» (Gallimard jeunesse 2023), l'écrit avec panache: «On ne naît pas lectrice de litté- rature jeunesse, on le devient. Potentiellement deux fois. La première fois en tant qu'enfant qui découvre la lit- tération jeunesse, c'est-à-dire la littérature, tout sim- plement: vertigineuse découverte nécessitant d'entrer à la fois dans le langage, dans l'alphabétisation, dans l'élucidation du lien entre monde réel et représentation du monde, dans le concept de fiction, dans l'empathie, dans le sens esthétique... et puis, plus tard, quand on a vraiment de la chance, on découvre la littérature jeu- nesse une seconde fois: en tant qu'adulte. Pas pour retomber en enfance, mais pour une compréhension nouvelle – à la fois proche et distancée, nourrie de mille autres lectures, récits, aptitudes et connaissances – de cette catégorie littéraire extraordinaire de variété et d'inventivité, et de sa place dans le paysage littérature, culturel, éducatif et politique.» (p. 14)

Pour une véritable éducation aux plaisirs de lire

Approfondir le sens du littéraire, c'est questionner le plaisir de lire, selon Clémentine Beauvais. En défendant le sens de la littérature, elle envisage deux perspectives complémentaires pour éduquer les lectrices et lecteurs du futur et «gagner la bataille contre les écrans...»: une lecture intuitive, absorbante, qui ne perturbe pas les at-

tentes et une autre lecture faite d'effort et d'inconfort et qui nécessite la présence de guides.

Il y a donc une lecture proche de l'addiction aux écrans (le fameux plaisir de dégringoler sur l'écran) qui est af- fective, intuitive, absorbante (effets sériels) et dont les prolongements peuvent s'opérer dans les déguisements et mise en scène de personnages, par exemple, ou par des journées ou salons littéraires.

L'autre bonheur ou plaisir de lire se situe entre confort et inconfort, quittant les effets d'immédiateté pour en- treprendre de véritables opérations intellectuelles, exi- geant des efforts et de l'attention aux caractéristiques formelles du texte et de ses effets sur le lecteur ou la lectrice. C'est ici le défi d'une éducation au plaisir litté- raire, celui qui parvient à résister aux autres plaisirs du monde. **C'est le domaine de la complexité, des ruptures et de la créativité procurant une jouissance au-delà des mots et des formes.** Cette lecture requiert un entraîne- ment et des guides qui l'encadrent et révèlent les mille- et-une astuces créatives et complexes de textes qui in- vitent à la découverte curieuse. On quitte l'expérience aléatoire de la première dimension pour une expérience plus sophistiquée capable d'aborder la complexité et la créativité. Cette lecture offre un champ d'expériences propices à sa propre créativité de lecteur et d'auteur.e. Pour cette auteure, on manque de mots pour désigner la variété des plaisirs de lire, son ressenti et ses effets. Il s'agit de varier les bonheurs ou plaisirs de lire (d'autres mots à trouver) pour une exploration fine et critique des goûts de la lecture. À quand une taxonomie des plaisirs de lire? questionne Clémentine Beauvais?



Extraits de *Le Mans Universités conférences*